LA CONFESSION

Prologue.

Pour les récalcitrants.

Parler de *Confession* dans le siècle des lumières, en plein dix-neuvième siècle ? c'est un peu fort ! Pour qui nous prend-on ? Pour des ultramontains ? Pour des cléricaux, des capucins, des jésuites ? — Doucement, mon cher, ne vous fâchez pas pour commencer. Écoutez-moi seulement, et, quand nous aurons fini, vous verrez que c'est vous qui avez tort et que c'est moi qui ai raison.

En plein dix-neuvième siècle, ne faut-il pas croire ce qui est vrai, aimer ce qui est bien, respecter ce qui est respectable ? Or telle est cette Confession, après laquelle on crie, on déblatère si fort dans tous les mauvais livres et dans tous les mauvais lieux. En vous parlant ici, je vous prends pour ce que vous êtes bien certainement : un chrétien, un brave homme, un esprit droit, un bon cœur. Je m'adresse à votre bon sens ; prenez, lisez, et jugez !

I

Ce que c'est que la Confession.

Confession veut dire *aveu*. La Confession, c'est l'aveu que nous devons faire de nos péchés à un Prêtre, pour obtenir le pardon du bon Dieu. Se confesser, c'est aller trouver un Prêtre, un ministre de Jésus-Christ, et lui avouer avec simplicité et repentir toutes les fautes qu'on a eu le malheur de commettre.

Les gens qui ne se confessent pas se font de la Confession les idées les plus baroques, les plus étranges. Une Dame protestante qui venait assez souvent demander des conseils au bon Mgr de Cheverus, Évêque de Boston, lui disait un jour combien la Confession lui paraissait absurde. « Pas autant que vous le croyez, lui répondit en souriant l'excellent Évêque ; sans vous en douter, vous en sentez le prix et le besoin ; car voilà longtemps que vous vous confessez à moi sans le savoir. La Confession n'est pas autre chose que la confidence des peines de conscience que vous voulez bien m'exposer pour en être soulagée. » Cette dame ne tarda pas à se confesser tout de bon et à se faire catholique.

Rien, du reste, n'est plus naturel que la Confession. Voltaire, témoin non suspect, l'avouait dans un moment lucide : « Il n'y a peut-être pas d'institution plus utile, écrivait-il ; la plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grandes fautes, en ont naturellement des remords ; s'il y a quelque chose qui les console

sur la terre, c'est de pouvoir être réconciliés avec Dieu et avec eux-mêmes[1]. »

Ainsi, quand nous nous confessons, nous déchargeons notre conscience des péchés qui la déshonorent, et nous allons chercher dans le sacrement de Pénitence la paix du cœur et la joie de l'âme.

II

S'il est absolument nécessaire de se confesser.

Absolument, mon pauvre ami; il n'y a pas à dire. C'est le bon Dieu qui le veut, et c'est lui qui est le maître. On aura beau crier, pester, réclamer; le bon Dieu *veut* que l'on se confesse; il a institué lui-même la Confession; et ce qu'il a réglé est réglé.

Quand il est venu en ce monde, Dieu a choisi un certain nombre de disciples qu'il a faits ses Prêtres. Il leur a commandé d'aller prêcher la pénitence à tous les hommes, et leur a donné, à eux et à leurs successeurs jusqu'à la fin du monde, le pouvoir de pardonner les péchés en son nom. Il nous a imposé par là même à tous, sans exception, l'obligation d'avouer, de confesser nos fautes à ces hommes, qui sont ses ministres, ses représentants; sans quoi, nous demeurerons dans la fange de nos péchés, et après notre mort nous irons en enfer.

C'est le bon Dieu lui-même, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a dit à ses Prêtres : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront

[1] Remarques sur Olympie.

pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans les cieux. » Quoi de plus clair, quoi de plus formel que ces paroles divines : les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez ? Donc c'est Dieu lui-même qui a institué la Confession sur la terre ; c'est lui qui veut que nous allions nous confesser à ses Prêtres, afin d'obtenir, par leur ministère, la rémission de nos péchés, et la délivrance de l'enfer.

Bon gré, mal gré, il faut en passer par là : ou la Confession, ou l'enfer, l'enfer de feu éternel. A chacun de choisir.

III

Que l'on s'est confessé dans tous les temps.

Dans tous les temps, depuis le commencement du monde, il a fallu, pour obtenir le pardon, confesser son péché. Adam, le premier pécheur, n'a été pardonné qu'après avoir confessé de bouche, humblement et avec repentir, aux pieds du Fils de Dieu, qui lui apparaissait sous une forme humaine au paradis terrestre, la grande faute qu'il venait de commettre. « J'ai mangé le fruit défendu, » dit-il; voilà la Confession. Ève se confessa également, avant d'être absoute.

« J'en ai aussi mangé. »

Caïn ne voulut pas se confesser : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » lui demanda le Seigneur, également revêtu de cette apparence humaine

dont il devait prendre un jour la réalité. « Mon péché est trop grand pour que Dieu me le pardonne, » répondit le misérable. Et il fut maudit; et il s'enfuit de la face du Seigneur, errant sur la terre comme un réprouvé.

Chez les Juifs, dans l'ancienne Loi, il fallait se confesser aux Prêtres, comme nous le faisons maintenant, se confesser de bouche et en détail, avant d'offrir le sacrifice et d'obtenir la rémission des péchés. Cette obligation est signalée à plusieurs reprises dans les livres sacrés de Moïse. La Confession a toujours été le signe distinctif de la vraie religion.

Notre Seigneur Jésus-Christ a élevé la Confession jusqu'à la dignité d'un sacrement, et il l'a établie dans son Eglise comme une source inépuisable de salut et de consolation, comme le refuge des pauvres pécheurs, le soutien de la faiblesse humaine. Il a confessé et absous lui-même plusieurs pauvres pécheurs, entre autres la femme adultère, qui resta seule avec lui dans le Temple, la malade avec le médecin, la grande misère avec la grande miséricorde; elle avoua sa faute avec repentir, et Jésus lui dit : « Va en paix; tes péchés sont pardonnés. »

Ses Apôtres, ses premiers Prêtres, furent aussi les premiers *confesseurs*. On voit saint Paul et ses compagnons, dans une de leurs missions à Éphèse, toucher si vivement le cœur des fidèles, que « beaucoup d'entre eux venaient *confesser* et *déclarer* leurs actions [1]. »

Dans les catacombes de Rome et dans les monuments des premiers siècles chrétiens, on re-

[1] *Actes des Apôtres*, ch. XIX.

trouve des traces si fréquentes et si peu équivoques de la Confession, que l'historien protestant Gibbon avoue, malgré sa haine contre la Religion, que « l'homme instruit ne peut résister au poids de *l'évidence historique*, qui établit que la Confession a été un des principaux points de la doctrine *papiste* (c'est-à-dire catholique), dans toute la période des quatre premiers siècles [1] ». Il ne parle que des quatre premiers siècles parce que, à partir du cinquième, ce n'est plus une question pour personne.

Cet aveu si net d'un ennemi acharné de l'Église dispenserait de toute autre preuve. Apportons néanmoins ici, pour la consolation du lecteur, quatre ou cinq témoignages, pris comme au hasard au milieu de beaucoup d'autres qui montrent, clair comme le jour, que les premiers chrétiens se confessaient tout comme nous.

Au premier siècle, le Pape saint Clément, baptisé et consacré par saint Pierre lui-même, donnait cette règle : Que celui qui a soin de son âme ne rougisse pas de confesser au Prêtre les sentiments d'envie et les autres fautes qui ont pu se glisser secrètement dans son cœur, afin qu'il reçoive de lui la guérison par la *parole de* Dieu (c'est ainsi qu'il appelle l'absolution) et par des avis salutaires [2] ». Également au premier siècle, et du vivant de saint Paul, saint Denis, disciple de ce grand Apôtre et ordonné par lui premier Évêque d'Athènes, adressait de graves reproches à un chrétien, nommé Démophile, qui

[1] *Décadence de l'empire romain.*
[2] *Épître à saint Jacques.*

avait brutalisé un pauvre pécheur, lequel était venu se jeter aux pieds d'un Prêtre pour confesser ses fautes; « ce pauvre homme, dit-il. priait, et disait qu'il était venu chercher un remède à ses maux; et non-seulement tu l'as repoussé, mais tu es allé jusqu'à outrager insolement le bon Prêtre qui avait eu compassion de ce pénitent [1]. »

Parmi les auteurs chrétiens du second et du troisième siècle, le célèbre Origène dont la grande science était admirée dans le monde entier, parle clairement de la Confession, et à plusieurs reprises : « Si nous nous repentons de nos péchés, et que nous les confessions non-seulement à Dieu, mais encore à ceux qui peuvent y apporter remède, ces péchés nous seront remis [2] ». Il dit encore : « Quand le pécheur s'accuse lui-même et se confesse, il vomit son péché, et extirpe la cause de son mal. Seulement, quand vous voulez vous confesser, faites en sorte que le médecin à qui vous déclarez la cause de votre maladie puisse compatir à vos douleurs et comprendre l'état de votre âme, afin qu'il soit pour vous un médecin habile et compatissant, et qu'il vous donne de sages conseils [3]. »

Tertullien, qui vivait à la même époque, n'est pas moins formel qu'Origène. « Il en est, dit-il, qui évitent le pénible travail de la Confession, ou qui remettent de jour en jour, parce qu'ils se soucient de leur honneur plus que de leur salut. Ils ressemblent à ceux qui, ayant une ma-

[1] *Épître* VIII *à Démophile.*
[2] Hom. sur le Lévitique.
[3] Hom. sur le Psaume XXXVII.

ladie honteuse et secrète, cachent leur mal au médecin, et meurent ainsi victimes de leur fausse honte. Vaut-il donc mieux se damner en cachant son péché que d'en être purifié en le déclarant [1] »? « C'est aux pieds des Prêtres, ajoute-t-il, qu'il faut s'humilier et s'agenouiller [2]. »

Saint Cyprien, Évêque de Carthage et martyrisé au troisième siècle, parle des fidèles « qui viennent se confesser au Prêtre de Dieu, avec repentir et simplicité, découvrent le secret de leur conscience, déchargent leur âme du poids de ses fautes et recherchent le remède du salut [3]. C'est au troisième siècle que furent institués dans toute l'Église, au témoignage des deux plus célèbres historiens des Églises d'Orient, les *Prêtres pénitenciers*, « afin que tous les pécheurs se confessassent à eux en détail [4] ». « Pour obtenir le pardon, dit l'un d'eux, il faut nécessairement confesser son péché. »

Au quatrième siècle, saint Basile le Grand, Évêque de Césarée, dans l'Asie Mineure, déclarait « qu'il est nécessaire de se confesser à ceux qui ont la dispensation des mystères de Dieu, c'est-à-dire aux Prêtres [5] »; — saint Grégoire, Évêque de Nysse, « qu'il faut découvrir sans crainte à nos confesseurs, à nos médecins spirituels, les secrets les plus cachés de notre conscience [6] »; — saint Ambroise Évêque de Milan, en Italie, « que la pénitence que l'on fait de ses

[1] *De la Pénitence.*
[2] Même traité.
[3] *Traité sur les Apostats.*
[4] Socrate et Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, liv. V et VII.
[5] *Abrégé des règles*, quest. 288.
[6] *Épître canonique à Létoïus.*

péchés, même secrets, est infructueuse, si elle n'est suivie de la réconciliation et de l'absolution qui dépend du ministère des Prêtres [1] ». Et le diacre Paulin, qui a écrit sa vie, rapporte que lorsqu'un pénitent se présentait à Ambroise pour se confesser, « le saint Évêque pleurait si fort, qu'il forçait le pécheur à pleurer avec lui. »

Saint Augustin, disciple de saint Ambroise et Évêque d'Hippone, en Afrique, parle très-souvent de la Confession dans ses nombreux écrits. Il répond entre autres à une vieille objection, *réchauffée* depuis par les protestants et les incrédules. « Que personne ne se dise : Je fais pénitence devant Dieu; Dieu le sait et il me pardonne... Quoi donc! Est-ce en vain qu'il a été dit aux Prêtres : Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux? est-ce en vain que les clefs ont été données à l'Église? Vous ne tenez pas compte de l'Évangile, vous méprisez les paroles du Christ, et vous vous promettez ce qu'il vous refuse [2]. »

Enfin, pour terminer ces citations frappantes que l'on pourrait étendre à l'infini, rapportons le beau témoignage du grand Archevêque de Constantinople, saint Jean Chrysostome : « Les hommes ont reçu de Dieu un pouvoir qui n'a été accordé ni aux Anges, ni aux Archanges. Jamais il n'a été dit aux Esprits célestes : Tout ce que vous lierez et délierez sur la terre sera lié et délié dans les cieux..... Les princes de ce monde ne peuvent lier et délier que les corps :

[1] *Traité de la Pénitence*, liv. I.
[2] Sermon 392.

la puissance des Prêtres s'étend bien plus loin : elle va jusqu'à l'âme, et ils l'exercent non-seulement en baptisant, mais encore en nous pardonnant nos péchés. Ne rougissons donc pas de leur confesser nos fautes. Celui qui rougit de découvrir ses péchés à un homme, et qui ne veut pas se confesser, sera couvert de honte au jour du jugement, en présence de l'univers entier [1]. »

Je le demande, n'est-ce pas à la lettre ce que disent encore, ce qu'enseignent nos Prêtres d'aujourd'hui ? La foi de l'Église n'a jamais varié sur ce point, non plus que sur les autres ; et il est *évident*, pour tout homme de bonne foi, que l'on s'est confessé dans tous les temps, et que dans tous les temps la Confession faite au Prêtre a été regardée comme une institution divine, comme une absolue nécessité.

IV

Que la Confession n'est pas une invention des Prêtres.

C'est bien évident, puisque c'est une invention du bon Dieu. Si vous êtes l'inventeur d'une machine, il est évident que je ne le suis pas. Or, le brevet d'invention de la Confession est consigné en toutes lettres dans l'Evangile, comme nous venons de le voir.

Si la Confession avait été inventée par un Prêtre, d'abord on ne la trouverait pas au temps des Apôtres et des martyrs, qui certes ne peuvent être soupçonnés de ruse ni de tromperie ; puis, on verrait dans l'histoire les traces de cette

[1] *Traité du Sacerdoce*, liv. III.

innovation. Une invention qui embrasse tous les chrétiens du monde n'aurait-elle pas attiré puissamment l'attention publique? n'aurait-on pas réclamé de toutes parts? On connaît l'époque précise de l'invention de tous nos progrès industriels, de toutes nos institutions civiles, politiques et autres; on nomme les auteurs, les inventeurs du jeu de piquet, du loto, de la polka, des allumettes chimiques, des moindres découvertes, et l'origine de la Confession échapperait seule à cette loi universelle! Mais c'est impossible, c'est absurde! Les protestants ont essayé parfois d'indiquer cette origine; ils se sont couverts de ridicule aux yeux de la science, et nous entendions tout à l'heure leur coréligionnaire, le célèbre historien Gibbon, avouer sans détour que la Confession remonte jusqu'au berceau même du Christianisme.

Croyez-vous donc que cela amuse beaucoup les Prêtres de confesser ? Une belle invention vraiment que ce pénible et laborieux ministère qui use leur santé, fatigue leur esprit, leur crée mille ennuis, mille craintes, les charge d'une redoutable responsabilité et leur suscite les colères, les haines de tous les coquins ! Que de gens aimeraient les Prêtres si les Prêtres ne confessaient pas .

Et puis, s'ils avaient inventé la Confession , n'est-il pas évident que les Prêtres auraient commencé par s'en exempter eux-mêmes ? Sachez-le bien, la Confession leur est aussi pénible qu'à vous ; car ils sont hommes comme vous et conservent, hélas ! sous leur sublime dignité sacerdotale, non-seulement les faiblesses

humaines, mais aussi l'amour-propre, qui regimbe toujours devant notre humiliation. L'inventeur de la Confession, c'est l'inventeur des Prêtres eux-mêmes, le Seigneur Jésus, qui a fait les Prêtres, qui leur communique ses pouvoirs divins, et qui, par leur ministère, sauve les hommes en leur pardonnant leur péchés. Regardez le crucifix ; voilà le seul inventeur de la Confession !

V

Pourquoi il ne suffit pas de se confesser tout simplement à DIEU.

Cela ne suffit pas, parce qu'il ne le veut pas ; il n'y a pas d'autre raison ; mais celle-là en vaut bien une autre.

Les pharisiens voulaient aller tout droit au bon DIEU, sans passer par JÉSUS-CHRIST ; et JÉSUS leur répondait : « Personne n'arrive au Père que par moi. » Les protestants et les incrédules veulent à leur tour aller à JÉSUS-CHRIST sans passer par le Prêtre, et le Prêtre leur dit au nom du bon DIEU : « Personne n'arrive au Christ que par moi ; c'est moi que JÉSUS-CHRIST a envoyé aux hommes pour les instruire, les purifier, les juger, les sauver ; et c'est à moi qu'il a dit : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui « qui vous méprise, me méprise. »

Le Prêtre tient la place de JÉSUS-CHRIST sur la terre. Il est homme, comme JÉSUS-CHRIST était homme ; et s'il n'est pas vrai DIEU comme JÉSUS, il est revêtu de l'autorité divine de JÉSUS-CHRIST, pour sauver ses frères. Le Prêtre con-

tinue JÉSUS-CHRIST au milieu de nous, jusqu'à la fin des siècles; voilà pourquoi il faut aller à lui comme au Christ, et au Christ par lui.

« Il suffit de se confesser à DIEU! » Et à quoi bon se confesser à DIEU! Pour connaître vos fautes, a-t-il besoin que vous les lui disiez? Ne sait-il pas tout! — Mon pauvre ami, c'est *bête*, ce que vous dites là. En outre, ce n'est pas honnête; c'est du pharisaïsme; car vous n'avez pas plus envie de vous confesser au bon DIEU qu'à ses prêtres. La main sur la conscience: vous confessez-vous souvent, humblement, au bon DIEU, quand vous ne voulez pas vous confesser aux Prêtres, comme tout le monde? Pharisiens, sépulcres blanchis, taisez-vous donc, et ne nous parlez plus de vos confessions *directes* imaginaires.

Pour nous, nous comprenons que c'est par miséricorde, par bonté, que DIEU a confié à des hommes la charge de nous pardonner nos fautes. Sans cela, nous ne serions jamais assurés d'avoir obtenu notre pardon. Quelle douceur dans cette certitude du chrétien repentant, qui a confessé ses péchés avec simplicité de cœur, qui n'a rien caché exprès, et qui entend la sentence du Prêtre, du confesseur: « Je t'absous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; va en paix et ne pèche plus! »

VI

A quoi bon dire tout ce qu'on a fait à un Prêtre qui est un homme comme les autres?

Parce que le Prêtre n'est pas un homme

comme les autres. Notre Seigneur Jésus-Christ était, en apparence, un homme comme les autres; en réalité, il était Dieu. Le Prêtre est un homme comme vous : il a, comme vous, une tête, deux bras et deux jambes ; mais c'est un homme élu de Dieu pour être le dépositaire de la grâce, de la lumière, de l'âme, du salut éternel. Il est homme et il est Prêtre, comme Jésus-Christ était homme et était Dieu.

Votre père est un homme comme vous, et, comme homme, vous êtes ce qu'il est ; mais, comme père, il est au-dessus de vous, il a autorité sur vous, il est ce que vous n'êtes pas. Il en est de même de tous les magistrats, des juges, des officiers, des sergents de ville eux-mêmes et des gardes champêtres ; sous un rapport, ce sont des hommes comme les autres, et, sous un autre rapport, ils sont plus que les autres.

Ayez donc un peu plus de foi, mon cher, et sachez apercevoir le bon Dieu, caché pour vous dans le Prêtre? C'est à Dieu, c'est à Jésus-Christ que nous nous confessons, quand nous avouons nos péchés à son représentant, et c'est Dieu, c'est Jésus-Christ qui nous pardonne, quand le Prêtre nous donne en son nom l'absolution sacramentelle. Le Prêtre en tant que Prêtre, c'est le Christ lui-même, souverain Prêtre éternel.

VII

Moi, j'ai de l'honneur; je ne veux pas me dégrader, m'avilir, en me mettant à genoux devant un Prêtre.

Satan aussi n'a pas voulu se dégrader, s'avilir,

en reconnaissant le Christ pour son Maître ; et, pour la peine, il est en enfer.

Vous avez « de l'honneur ! » Est-ce que nous n'en avons pas, nous autres chrétiens, qui nous confessons et qui servons DIEU ? Est-ce que Turenne, et Bayard, et du Guesclin, et le grand Condé, et Henri IV et Louis XIV, et tant d'autres grands hommes n'avaient point d'honneur? Ils se confessaient, cependant, se confessaient souvent, à deux genoux, et quelquefois même en vue de leurs soldats, de leurs compagnons. Nous avons comme eux le sentiment de l'honneur, en ayant comme eux le sentiment du devoir.

Vous avez « de l'honneur ! » Dites donc de l'*orgueil*, de la vanité, à remuer à la pelle. Ne vous y trompez pas, vous êtes orgueilleux comme un paon; et voilà pourquoi vous ne voulez pas vous confesser. Si vous demeurez dans votre sot orgueil, vous serez puni comme votre père, le démon, prince des orgueilleux et des réprouvés.

Loin de me dégrader, quand je m'humilie, quand j'avoue mes fautes avec un sincère repentir, je me relève, au contraire, de la dégradation où m'avaient plongé mes faiblesses. C'est le péché qui est honteux et dégradant; la sincère Confession, qui débarrasse du péché, est, au contraire, la restitution de mon honneur, de mon véritable honneur, qui est la pureté de ma conscience. Un pécheur, agenouillé aux pieds du Prêtre, est un homme relevé et souverainement honorable; tant qu'il reste orgueilleusement drapé dans son péché, il demeure dans le déshon-

neur, dans l'avilissement, dans le mal. « Quiconque s'humilie sera relevé, dit l'Évangile ; quiconque s'enorgueillit sera humilié. »

Et puis, rappelez-vous ce que nous disions tout à l'heure : « Ce n'est pas devant l'homme, c'est devant le Christ que je m'agenouille, quand je me confesse. » Qui a jamais pu penser que c'est se dégrader que de s'agenouiller aux pieds du bon Dieu ?

VIII

Je n'ai pas besoin qu'un Prêtre vienne mettre le nez dans mes affaires.

Malheureusement pour vous, le bon Dieu veut qu'il l'y mette; et il faut que vous en passiez par là. Vos affaires, mon cher, sont les affaires du Prêtre, en tant qu'elles intéressent la conscience, le service du bon Dieu. Notre-Seigneur Jésus-Christ a expressément chargé ses Prêtres de s'occuper des affaires des hommes à ce point de vue-là. Aussi ne s'en occupent-ils qu'au point de vue religieux et vous laissent-ils complétement tranquille quand la conscience n'est pas intéressée à ce que vous faites.

Le Prêtre a non-seulement le droit, mais le *devoir*, le devoir rigoureux, d'abord de vous apprendre, en gros et en détail, ce que vous devez faire et ce que vous devez éviter, ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est permis et ce qui est défendu : puis de vous exciter par toutes sortes de moyens, au risque de vous ennuyer et de vous impatienter, à servir Dieu fidèlement et à éviter, dans vos affaires de mé-

nage, de commerce, d'argent, etc., tout ce que défend la loi du souverain Maître, qui est DIEU seul.

Je conçois qu'il serait parfois plus commode de n'avoir pas à craindre l'œil et la voix du Prêtre, et que l'on se passerait volontiers de son concours dans telles ou telles circonstances scabreuses; mais c'est alors précisément qu'on en a le plus besoin. Ainsi le gamin, qui court les rues et les campagnes, chippe des fruits, fait toutes sortes de sottises, au lieu d'aller à l'école; le collégien qui lit de mauvais livres, qui monte des révoltes, qui fait tout ce qu'il ne doit pas faire, et rien de ce qu'il doit faire; l'*honnête* épicier qui grappille sur tous les articles et pratique le coup de pouce à la balance; l'*aimable* jeune homme qui veut séduire une pauvre ouvrière; le domestique, la servante, qui fait de petits profits; la cuisinière qui fait danser à la sourdine l'anse du panier; l'*honnête* marchand de vin, ami du bois de Campêche, qui pousse la dévotion jusqu'à baptiser et rebaptiser consciencieusement tous ses tonneaux; le gros entremetteur qui attrape la moitié de ses clients; le petit qui les attrape tous; le *bon* avoué, père de la chicane et créateur de procès; le rentier égoïste qui oublie le pauvre et l'aumône; la femme mondaine qui vit dans les galanteries et trouve avec le ciel des accommodements, etc.; tout ce monde-là, soyez-en bien sûr, répète en chœur : « Je n'ai pas besoin qu'un Prêtre mette le nez dans mes affaires. »

Les honnêtes gens, au contraire, les bons chrétiens, ne trouvent que des avantages dans

la Confession; ils sont heureux de trouver dans le Prêtre un appui, un conseiller fidèle, un ami désintéressé, qui les guide dans la voie du bien et les aide à toujours voir clair dans leur conscience.

Quand un fils dit à son père : « Je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires, » c'est un mauvais signe, non pour le père, mais pour le fils; et l'expérience montre qu'il y a toujours alors quelque anguille sous roche.

IX

Pourquoi les Curés ne nous laissent pas tranquilles et nous parlent toujours de nous confesser.

Eh, mon Dieu ! c'est parce qu'ils suivent leur consigne et qu'ils veulent nous rendre bons, même un peu malgré nous. Un Prêtre qui laisse les gens *tranquilles*, qui n'excite pas les pécheurs au repentir, est un Prêtre infidèle, un paresseux, un prévaricateur. Le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, c'est le ministère sacerdotal résumé en deux mots.

Les Prêtres font sur la terre la police spirituelle du bon Dieu; ils dépistent, poursuivent, traquent et empoignent les pécheurs, comme nos sergents de ville et nos braves gendarmes pourchassent et attrapent les coquins. Les gendarmes, malgré leur zèle, n'attrapent pas tous les *honnêtes gens*; les Prêtres non plus, et c'est grand dommage.

Croyez-moi, pauvre *honnête* homme, laissez-vous prendre par la police du bon Dieu; elle ne vous mènera pas en prison, mais en Paradis;

elle ne vous chargera pas de chaînes, mais vous donnera la plus douce, la plus profonde des libertés, la liberté de votre âme asservie sous le honteux esclavage du vice.

Bénis soient donc les Prêtres charitables, les Prêtres consciencieux et vigilants, qui ne laissent personne autour d'eux s'endormir dans le mal, végéter dans le péché! Semblables aux médecins qui font avaler à leurs malades récalcitrants le remède qui doit les guérir, les bons Prêtres nous sauvent malgré notre absurde résistance.

Que diriez-vous d'un berger qui, de peur d'agacer ses brebis et ses agneaux, les laisserait se promener *tranquillement* du côté des loups? Vous diriez, n'est-il pas vrai? que ce berger-là est encore plus bête que ses moutons, et qu'à la première occasion son maître le mettra certainement à la porte. Ainsi en serait-il du Prêtre sans zèle et sans vigilance. Notre-Seigneur, qui lui a confié ses brebis, le condamnerait sans miséricorde. Que Dieu vous préserve d'un curé qui vous laisserait *tranquille!*

X

C'est bien mieux chez les protestants : on ne se confesse pas dans cette religion-là.

Oui, joliment mieux! c'est pitoyable; et voilà tout. Le protestantisme est la religion de ceux qui n'en ont guère; comme la « religion de l'*honnête* homme » est la religion de ceux qui n'en ont pas.

Chez les protestants, chacun tire de son côté;

c'est une débandade religieuse universelle. On ne sait pas ce que l'on croit, on ne sait pas pourquoi l'on croit ce qu'on croit; on fait ce qu'on veut; chacun vit selon son caprice. C'est commode, mais ce n'est pas chrétien.

On ne s'y confesse pas? Je le crois bien! ce n'est pas commode de se confesser. On n'y jeûne pas non plus; on n'y obéit pas davantage; on y rejette tout ce que le Christ a établi pour sanctifier l'homme, le détacher de son orgueil et des illusions de son amour-propre; et vous trouvez cela *mieux?* vous n'êtes pas difficile.

C'est parce que les protestants ne se confessent pas que leurs consciences sont en *friche.* Vous avez vu des terres en friche? Quelle que soit la bonne qualité du sol, il y pousse force mauvaises herbes, épines et chardons. Pourquoi cela? parce que le travail bienfaisant du labour n'a point passé par là; parce que le laboureur n'a pas fait pénétrer le soc de la charrue, la pointe de la herse, dans les flancs de cette terre, pour la féconder. Elle demeure stérile, sans rapport, et c'est à peine si les chèvres peuvent y trouver de quoi brouter leur maigre nourriture. Telles sont, l'expérience est là qui le prouve, les pauvres consciences protestantes, que n'ouvre pas le dur labeur de la confession. Malgré leur plus ou moins grande honnêteté naturelle, malgré leurs dispositions souvent excellentes, elles ne sont pas chrétiennes. Quel crime ont commis, grand Dieu! les hommes qui ont arraché à des nations entières le bienfait inestimable du sacrement de Pénitence.

Luther, tout apostat et libertin qu'il était, ne

voulait pas d'abord aller jusque-là. « J'aimerais encore mieux obéir au Pape, écrivait-il un jour, que de consentir à l'abolition de la confession. » Toutes les sectes protestantes l'ont abolie cependant, et, avec elle, tout ce qui est consolant, tout ce qui est sanctifiant dans le christianisme.

On a vu souvent des protestants eux-mêmes effrayés du dévergondage d'esprit et de mœurs que produisait dans leurs rangs l'abolition de la Confession. « Quand on l'eut abolie, dit la Liturgie protestante de Suède, cette concession fut aussitôt suivie d'un libertinage si affreux, que chacun crut pouvoir, quoi qu'en disent les pasteurs, satisfaire toutes ses passions. Les chevaux emportèrent le cocher, et les rênes ne conduisirent plus le char. » Les magistrats luthériens de Nuremberg furent si frappés du débordement de vices dont fut suivie presque immédiatement l'abolition de la Confession, qu'ils envoyèrent une ambassade à l'empereur Charles-Quint pour le supplier de rétablir chez eux, par un décret, l'usage de la Confession. Comme si les rois de ce monde étaient les maîtres des consciences! — Les ministres luthériens de Strasbourg en firent autant en 1670. On voit de nos jours des protestants et des protestantes soupirer après les consolations profondes du sacrement de Pénitence. « Vous êtes bien heureuse, disait tout dernièrement une dame protestante de Nîmes à une de ses amies catholiques; vous êtes bien heureuse de vous confesser! »

En fait de religion, il ne faut pas croire que le mieux soit ce qui est le plus commode ; le mieux, ou plutôt le bien, le seul bien, c'est ce

qui est vrai, c'est ce que Dieu a établi et ordonné. Or, nous l'avons vu, le Christ, Dieu tout-puissant, a établi lui-même son Église sur la terre, et, dans son Église, le sacrement de la Confession pour la rémission des péchés. Il n'y a rien de si *heureux*, rien de meilleur qu'un bon catholique qui se confesse saintement et souvent.

XI

A quoi sert la Confession?

A quoi sert-il de se laver, de se peigner, de se brosser? A être propre. La Confession, c'est la toilette de notre conscience. Le prêtre lave, nettoie, peigne, gratte et brosse l'âme salie par le péché ; il la remet en bon état, bien blanche et bien nette. Les enfants qui ne veulent pas se laisser faire par leur mère restent toute la journée malpropres et dégoûtants, les âmes qui ne veulent pas du nettoyage de la Confession sont de sales âmes, des âmes crasseuses, crottées, ignobles.

A quoi sert la Confession? Mais à tout. Elle sert à nous mettre en paix avec le bon Dieu quand nous avons eu le malheur de l'offenser, à nous rendre la paix du cœur, le vrai bonheur et la vraie joie. « Jamais je n'ai été si heureux de ma vie, » s'écriait un jour, en pleurant et en riant, un garçon de seize ans qui venait de faire une confession générale, dont il avait eu un rude besoin. La Confession sert à prévenir une foule de péchés, de désordres, de scandales, je dirai même, de crimes. Combien de jeunes gens, de jeunes filles, ne doivent leur bonne conduite,

leur honneur, qu'à la sainte habitude de la Confession! Celle-ci est pour eux ce qu'est pour la vigne le bâton tutélaire qui la soutient, l'empêche de tomber dans la boue, et lui fait mûrir ses beaux raisins en la tenant sans cesse élevée et exposée à la chaleur du soleil ; sans ce bâton, la pauvre vigne, foulée aux pieds, ramperait par terre, inutile et sans fruits.

A quoi sert la Confession ! « Il faut avouer que c'est une excellente chose que cette confession catholique, » disait un jour un ministre protestant. Il venait de recevoir un billet de mille francs, restitué, après dix-huit ans, par un voleur inconnu qui s'était décidé à se confesser. — J'ai connu personnellement un pasteur luthérien qui s'est fait catholique en mourant, lequel me racontait que, deux fois dans sa vie, il avait été volé ; la première fois, c'était une somme de près de cinq cents francs, qui lui avait été dérobée dans un village catholique ; après les Pâques, le curé lui avait fait parvenir les cinq cents francs. La seconde fois, c'était dans les Cévennes, en plein pays protestant; il s'agissait encore d'une somme assez ronde. « Dès que je m'en aperçus, me disait-il, je regardai mon argent comme perdu sans retour; il n'y avait plus là de confesseur pour obliger mon voleur à me le rendre. » Il n'en a jamais retrouvé un seul écu.

« Que de restitutions, que de réparations, disait Rousseau, la confession ne fait-elle point faire chez les catholiques [1] ! » — La confession soyez-en bien convaincu, est la plus fidèle gardienne de la propriété. Un maître n'a rien à

[1] *Émile*, tome III, liv. IV.

craindre pour sa bourse, quand ses serviteurs se confessent. Aussi voit-on souvent des familles protestantes choisir leurs domestiques, leurs servantes, non-seulement chez les catholiques, mais chez les catholiques pratiquants et fervents.

La confession est aux commandements de Dieu ce que la coquille est au fruit. La coquille est dure; la Confession l'est aussi. Le fruit, doux et succulent, n'est préservé que par la coquille; l'innocence, la chasteté, la fidélité au devoir, la morale chrétienne, la joie et la paix, ne sont gardées que par la Confession.

La Confession, si tout le monde la pratiquait dans une société, remplacerait cent fois tous les gendarmes et toute la police imaginable. Chacun serait gardé par sa propre conscience, et éclairé par le Prêtre sur ses devoirs de toute espèce.

Et vous demandez, après cela, à quoi sert la Confession? Allez-y, pauvre homme, et vous verrez à quoi elle sert. Quand elle ne vous servirait qu'à ne plus dire des balourdises de ce calibre-là, ce ne serait pas déjà si mal.

XII

Se confesser, c'est bon pour les petits enfants.

Et pour les grands hommes aussi, soyez-en bien sûr; et plus encore peut-être. Le pilote est utile, est nécessaire au vaisseau depuis le premier jusqu'au dernier moment de la navigation; s'il lui est utile dans les temps de calme, combien plus lorsque le vent s'élève, lorsque la tempête gronde et que les vagues poussent le navire sur les rochers.

Au confessionnal, le Prêtre, cela est très-vrai, est l'ange-gardien de l'enfance. Il la prémunit contre une corruption toujours précoce; il lui apprend à vivre selon Dieu, à bien penser et à bien faire; il dépose en elle, comme dans une terre vierge, la pure semence du salut éternel. Mais, à mesure que l'enfant grandit, les dangers augmentent; les passions du dedans s'unissent aux mauvais exemples du dehors, aux séductions de tout genre, pour l'arracher au bon Dieu. Quand il devient homme, la lutte du bien et du mal prend des proportions plus graves encore, le fardeau de la vie devient plus lourd, les illusions s'en vont et les passions demeurent; le pauvre vaisseau est plus que jamais menacé d'être englouti par la tempête...

Eh bien, le Prêtre est toujours là, pilote de la navigation humaine, ange du salut, soutien, consolateur et sauveur. Jésus ne le donne pas seulement aux petits enfants; il le donne aux jeunes gens, aux jeunes filles, aux maris et aux femmes, aux riches et aux pauvres; il le donne au vieillard près de descendre dans la tombe. Le Prêtre est l'homme de tout le monde, parce que tout le monde a besoin de lui.

La Confession est bonne pour vous, pour la même raison que pour votre enfant, parce que vous ne valez pas grand'chose, parce que vous êtes faible et enclin au mal. Allez-y donc bien vite et ne faites pas le fier; cela sied mal aux pauvres gens comme nous.

XIII

Je n'ai pas besoin de me confesser; je n'ai fait de mal à personne. Ne peut-on pas être honnête homme sans se confesser?

Honnête homme, difficilement. En tout cas, il est absolument impossible d'être *chrétien* sans se confesser. Or nous sommes tous obligés à être chrétiens, non moins qu'à être honnêtes gens.

Ce n'est pas grand'chose, sachez-le bien, que d'être ce qu'on appelle dans le monde un « honnête homme ». Sur cent individus, pris au hasard, vous en avez au moins quatre-vingt-quinze qui n'ont tué personne, qui n'ont jamais gravement volé, qui n'ont jamais été pincés par la police, et qui, selon les lois du pays, sont à peu près irréprochables.

Mais pénétrez un peu dans la vie intime, dans la conscience de ces quatre-vingt-quinze honnêtes gens; combien y en aura-t-il qui prient Dieu, qui obéissent à ses commandements, qui accomplissent le premier de tous les devoirs de l'homme sur la terre? Combien n'en trouverez-vous pas qui ont l'habitude de blasphémer, de jurer, de violer la loi sacrée du dimanche et de la faire violer aux autres? de manquer à leurs devoirs de famille les plus essentiels, d'être insupportables en ménage, de se fâcher à tout propos, de s'emporter, de se venger! Combien qui se permettent les plus graves désordres contre les bonnes mœurs, des adultères, de véritables infamies, qui les couvriraient de honte

si elles étaient connues! Combien n'y en aura-t-il pas qui, sans voler ouvertement, volent tout de bon, grâce à ces mille faux-fuyants de conscience, à ces usages de commerce que chacun sait? Rien de cela ne les empêche d'être du nombre des *honnêtes gens*, d'être tenus par tout le monde et par eux-mêmes pour des honnêtes gens!... Et vous croyez que ces honnêtes gens-là sont honnêtes aux yeux du bon Dieu? Vous croyez que la Confession n'est pas faite pour eux!... Allons donc, allons donc! C'est précisément pour eux qu'elle est faite. « Il n'y a qu'un frein pour les crimes secrets, c'est la Confession, » disait Voltaire. Ce n'est pas moi seulement qui vous le dis, c'est lui, *honnête homme* de première classe.

Donc, excellent gibier de confessionnal que l'honnête homme du monde, gibier de première qualité, tout parfumé d'orgueil, d'outrecuidance; gibier à la conscience aveugle, à la peau dure, et que la chevrotine d'un bon confesseur peut seul abattre!

Honnête homme, mon ami, qui n'avez rien fait de mal, jamais rien, venez sans crainte; le confesseur vous ouvrira les yeux, vous fera voir ce que vous êtes et ce que vous n'êtes pas. Vous vous croyez une blanche colombe; il mettra devant vous le fidèle miroir d'un petit examen de conscience, et vous serez tout étonné de vous voir corbeau.

XIV

Je connais bien des gens qui se confessent souvent et qui n'en sont pas meilleurs.

Bien des gens, ce n'est pas vrai; quelques-uns, c'est possible. Et cela tient alors à ce qu'ils se confessent mal, ce qui revient à peu près au même que s'ils ne se confessaient pas du tout. Quand on se lave mal, c'est à peu près comme si on ne se lavait pas.

Quand on se lave avec soin et souvent, on est plus propre, quoi qu'on en dise, que lorsqu'on ne se lave pas. Quand on se confesse bien et souvent, on est meilleur que lorsqu'on ne se confesse pas, tellement meilleur, qu'on devient bon et très-bon. Je ne dis pas qu'on devient absolument *parfait;* la perfection n'est pas de ce monde, et la Religion elle-même, tout en nous conduisant à la perfection, nous apprend qu'elle n'est pleinement réalisable que dans l'éternité.

Mais, si les chrétiens pieux ne sont pas parfaits, ils valent du moins infiniment mieux que les impies et les indifférents. Ils ont, comme ceux-ci, leurs qualités naturelles plus ou moins heureuses; et ils ont, en outre, tout un ensemble de vertus acquises qui améliorent beaucoup leur conduite. Ils apprennent à l'école du Prêtre, aux pieds du confesseur, à devenir meilleurs en toutes choses : les époux, à être fidèles; les parents, à bien soigner l'éducation de leurs enfants; les enfants, à respecter, à honorer, à assister leurs parents; les jeunes filles y apprennent à rester modestes et pures; les jeunes gens, à honorer

leur adolescence par la chasteté, la prière et le travail; les maîtres, à aimer leurs serviteurs, et les serviteurs, à être fidèles à leurs maîtres; les riches, à être très-charitables; les pauvres, résignés et patients; tout le monde, en un mot, à rester bon, à devenir meilleur.

Parmi les gens de votre connaissance qui se confessent *souvent*, y a-t-il beaucoup, dites-moi, de mauvais fils, de maris et de femmes infidèles, de libertins, d'ivrognes, de voleurs? Y a-t-il beaucoup de jeunes filles dissolues, d'ennemis implacables, d'hommes scandaleux?

Vous avez une poutre dans l'œil, mon brave homme, et vous voyez la paille dans l'œil de votre voisin. Arrachez d'abord votre poutre, et seulement alors vous aurez bonne grâce de parler de nos pailles.

Quoi qu'il en soit des imperfections, des défauts des chrétiens, je dirai même des Prêtres, la Confession demeure ce qu'elle est : l'eau salutaire qui purifie la conscience, et vous ne me ferez jamais croire que l'eau ne lave pas.

XV

Dans le temps, je me suis confessé, et cela ne m'a pas empêché de retomber.

Dans le temps je me suis lavé, et cela ne m'a pas empêché de me salir de nouveau. Dans le temps, j'ai mangé, et voici que j'ai encore faim. Travail inutile, peine perdue! J'ai bien envie de ne plus me laver et de ne plus manger. Qu'en dites-vous?

La vie de l'âme est comme la vie du corps; ce

sont deux vies qu'il faut soigner, entretenir, alimenter, préserver et fortifier, par un travail patient, qui recommence chaque jour et qui durera jusqu'à la mort. Aussi le bon Dieu, dans l'Évangile, nous a-t-il déclaré que « celui-là seul sera sauvé, qui persévérera jusqu'à la fin. »

Vous êtes trop vif, mon très-cher ; vous voudriez faire tout d'un seul coup. Ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre. A chaque jour suffit sa peine ; aujourd'hui lavez-vous et nourrissez-vous pour aujourd'hui ; demain, vous vous laverez et vous vous nourrirez pour demain, et ainsi de suite jusqu'au bout. De même pour votre âme : aujourd'hui, purifiez-la et donnez-lui tous vos soins, sans penser à un avenir qui ne vous sera peut-être pas donné, et qui, s'il arrive, aura soin de lui-même. Priez, confessez-vous, communiez, servez Dieu ; recommencez toujours et ne vous lassez jamais.

Quand je monte mon horloge, je ne prétends pas qu'elle marchera indéfiniment, et je trouve tout simple d'être obligé de la remonter au bout de huit ou quinze jours. Montez et remontez de même votre patraque, votre pauvre conscience, qui retarde toujours, qui s'arrête facilement, et qui a bien besoin de la fréquente visite de l'horloger.

XVI

C'est ennuyeux d'aller à confesse.

Aussi n'est-ce pas pour nous amuser que nous y allons. Il n'y a que les papillons et les étourdis qui ne font que ce qui les amuse.

Le *devoir*, quel qu'il soit, n'est pas ordinairement amusant ; or la vie se compose de devoirs. Si elle offre de temps à autre quelques plaisirs, ce n'est là ne vous y trompez pas, qu'une oasis au milieu d'un désert. Le bon Dieu fait pour nous comme les mamans pour leurs petits enfants : pour leur faire manger leur pain et leur viande, elles mettent un peu de sauce sur la viande, et un peu de beurre ou de confiture sur le pain. Le plaisir n'est que la confiture du devoir ; le devoir, c'est le pain, le pain solide qui nourrit. Êtes-vous un enfant, pour ne vouloir que des confitures sans pain? Les âmes molles et légères qui se mettent à ce régime sont dans un bel état ! Elles ne savent que rire, et le bon Dieu a dit : « Malheur à vous qui riez ! »

Servons Dieu, parce que c'est notre devoir, notre grand devoir. Prions, confessons-nous, parce que c'est le devoir, parce qu'il est utile et nécessaire de nous confesser et de nous confesser fréquemment. Si cela nous amuse, tant mieux ; si cela nous ennuie, tant pis ; là n'est pas la question. Sachons une bonne fois surmonter ces difficultés puériles, et jamais, au grand jamais, ne répétons plus, quand il s'agira d'un *devoir* religieux, cette lâche parole : « C'est ennuyeux. » Il serait bien plus « ennuyeux » encore d'aller en enfer et d'y brûler éternellement !

XVII

C'est trop dur ; je n'en ai pas le courage.

Le général B***, maréchal de camp de gendarmerie en retraite, membre honoraire de la

Société ouvrière de Saint-François-Xavier, sur la paroisse Saint-Sulpice, à Paris, mourut en 1845 avec tous les sentiments de la plus édifiante piété. Deux années auparavant, à une des séances solennelles de la Société, il avait pris place auprès du bon Frère Jean l'Aumônier, directeur de l'Œuvre. Avant l'ouverture, il lui dit, en lui frappant amicalement sur l'épaule : « Tenez, cher Frère, je suis un vieux gredin, un pas grand'chose ! — Allons donc, mon général, lui répondit le Frère en riant : je n'en crois rien. Vous, un brave dont le sang a coulé sur les champs de bataille ! Tout au plus pourriez-vous vous accuser d'être un retardataire vis-à-vis du grand général de là-haut. Mais un jour ou l'autre vous lui reviendrez. — Voyez-vous, ce que j'entends, ce que je vois ici depuis quelque temps, cela me remue le cœur. Mais... c'est que... c'est que... pour en finir, il y a la confession, et, comme on dit au régiment, c'est le *hic !* Une batterie à enlever me ferait moins peur. — Bah ! mon général, vous, peur ? Peur d'enfant ! ce n'est pas si dur de près que de loin ; c'est une médecine noire, pénible à avaler, mais douce au fond et qui guérit à coup sûr. — Hum... la médecine noire est toujours amère... Et il faut avoir un rude courage pour... » La séance commença et la conversation en resta là.

Trois semaines après, le bon général venait, tout radieux, à la maison des Frères : « Eh bien, cher Frère, dit-il au frère Jean l'Aumônier dès qu'il l'aperçut, eh bien, c'est fini ! Savez-vous ce que je veux dire ? — Mais je m'en doute un peu, dit en souriant le bon Frére. — C'est

fini ; la médecine est avalée ; et me voilà guéri ! guéri et joliment content ! Que vous aviez bien raison, ce n'est effrayant qu'à distance et pour les poltrons. Voyez-vous, à mesure que je parlais, je sentais comme un poids qu'on m'ôtait de dessus la poitrine. J'ai rajeuni de trente ans ; pour un rien, je sauterais au plafond. » Et, en disant cela, il lui serrait les mains à lui casser les doigts.

« Que ceux qui croupissent dans le péché sont donc bêtes et malheureux ! » disait un autre de ces vieux convertis qui, pendant plus de deux ans, n'avait pas *osé* avouer ses fautes. Il venait de recevoir l'absolution, et, tout hors de lui, le visage baigné de larmes, il disait au Prêtre : « Je puis assurer que j'ai vécu comme dans un enfer, et au moment où vous m'avez absous, j'ai ressenti une si grande consolation que je ne crois pas pouvoir en ressentir une plus grande au Paradis ! »

Faites-en aussi l'expérience, et vous ne direz plus : C'est trop dur. Vous direz, au contraire : Dieu est bien bon de se contenter d'une si mince réparation, et de nous sauver à si peu de frais !

Pensez-y : d'un côté vous avez le feu éternel de l'enfer avec votre péché ; de l'autre, un aveu, désagreable sans doute à l'amour-propre, mais doux au cœur ; un simple aveu, qui ne dure que dix minutes ou un quart d'heure, fait à un ami, à un père indulgent, dont l'*état* est de pardonner, de consoler, d'aimer ! Franchement, si vous trouvez que cela est trop dur, je ne sais où vous avez l'esprit. Si un réprouvé pouvait revenir en ce monde, et obtenir son pardon moyen-

nant l'aveu détaillé des péchés qui l'ont perdu, quelle ne serait pas sa joie, sa reconnaissance ! Pour vous, il en est temps encore. Soyez sage et allez avec joie vous arracher au gouffre épouvantable qui bientôt peut-être vous engloutira pour toujours.

XVIII

J'ai fait de trop gros péchés ;
ça ne peut pas se dire.

Tôt ou tard, il faut pourtant que ça se dise. Ainsi, exécutez-vous ; et le plus tôt sera le mieux.

Quelles que soient vos fautes, je vous garantis, sans vous connaître, que le confesseur en aura entendu de plus grosses encore. Étrange amour-propre, de s'imaginer toujours qu'on est seul de son espèce ! qu'on est le premier, même dans le crime ! C'est la ruse ordinaire du diable : quand il veut nous faire commettre un péché, il nous dit : « Ce n'est rien ; c'est une bagatelle ; tu en seras quitte pour t'en repentir et t'en confesser. » Dès que le mal est commis, le menteur change de ton : « Vois, s'écrie-t-il, quelle abomination ! quelle infamie ! quelle honte ! Oseras-tu jamais dire cela ? Personne n'a jamais rien fait de pareil. » Menteur, double menteur ! il ment avant, et il ment après. Avant, en nous cachant la gravité du mal ; après, en l'exagérant outre mesure. Avant, en nous faisant oublier la sainte justice de Dieu ; après, en nous faisant oublier son infinie bonté, sa tendresse, sa miséricorde. Après comme avant, nous sommes ses dupes.

« Le loup, dit saint Augustin, ferme le go-

sier à la brebis qu'il enlève, de peur que ses bêlements n'attirent l'attention du berger. De même, le démon ferme la bouche à une foule de pécheurs, de peur qu'ils n'appellent à leur secours le pasteur des âmes. » Pauvre brebis, bêlez, criez, et vous serez sauvée.

XIX

J'ai fait de trop grandes fautes pour que DIEU puisse me pardonner.

De trop grandes fautes pour que DIEU puisse les pardonner? Mais y pensez-vous? C'est un blasphème. La bonté de DIEU est infinie, absolument infinie, sans bornes, sans mesure. Cela est de foi : DIEU pardonne *tout* au repentir. Penser le contraire, c'est une hérésie, une impiété.

Entendez-le, voyez-le dans son Évangile : on lui amène dans le temple de Jérusalem une femme coupable du dernier des crimes. « Faut-il la lapider? demandent les pharisiens. — Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre, » répond le Seigneur. Et, la foule s'étant retirée, la femme adultère confesse son crime avec un humble repentir. « Femme, quelqu'un t'a-t-il condamnée? lui demande JÉSUS. — Personne, Seigneur. — Et moi non plus, je ne te condamnerai pas; va donc, et ne pèche plus. »

Zachée, le voleur scandaleux, reçoit Notre-Seigneur dans sa maison. Les Juifs murmurent : « Voyez, se disent-ils entre eux, il est entré chez ce pécheur! » Mais la bonté de JÉSUS a touché

le cœur du coupable Zachée; il tombe aux pieds du Sauveur ; il confesse ses fautes : « Seigneur, si j'ai volé, je le rendrai au quadruple; et, en outre, je vais donner aux pauvres la moitié de mes biens ! — Aujourd'hui, dit Jésus en jetant sur lui un regard de miséricorde, aujourd'hui le salut est entré dans cette maison, car le Fils de l'Homme est venu pour sauver ce qui avait péri. »

Avec la même bonté compatissante, il accueille, sans un mot de reproche, le repentir de Madeleine, la pécheresse publique. Il aime à la voir à ses pieds, pleurant et se frappant la poitrine. Il la défend contre Simon le pharisien et lui remet ses fautes, ses fautes innombrables : « Tes péchés te sont pardonnés; va en paix. » Et la pécheresse purifiée se relève sainte et transfigurée; Madeleine devient sainte Marie-Madeleine, la plus sainte des femmes de l'Évangile, après la Vierge Marie !

Enfin, sur la croix, Jésus pardonne encore, pardonne toujours. Le scélérat, crucifié à sa droite, avait commencé par l'insulter comme l'autre larron, et comme tous les assistants. La grâce de Dieu lui touche le cœur; la douceur, la patience de Jésus, le désarme; il rentre en lui-même, il se repent, il espère, il avoue ses crimes: « Seigneur, s'écrie-t-il, souvenez-vous de moi dans votre royaume ! — Aujourd'hui même, lui répond le doux Sauveur, tu seras avec moi dans le Paradis. »

Tel est le Dieu dont vous avez peur. Pauvre homme, vous ne le connaissez pas, et vous jugez son cœur d'après le vôtre ! Demandez-lui pardon

de votre défiance injurieuse à son amour. Courez vous jeter à ses pieds, comme l'enfant prodigue. Il vous attend au confessionnal, caché dans le Prêtre.

Ne faites pas comme Caïn, qui, le premier de tous les pécheurs impénitents, proféra ce blasphème : « Mon péché est trop grand pour que Dieu me le pardonne ! »

Caïn, Judas ; hommes du désespoir, et par conséquent de la réprobation ! Pierre, Madeleine, Zachée, Augustin ; noms bénis et couronnés de gloire pour avoir su pleurer, espérer et aimer !

Qui que vous soyez, pauvre pécheur, ne craignez donc plus ; repentez-vous et soyez assuré du pardon !

XX

Ce n'est pas la peine de me confesser; je suis trop faible, je suis sûr que je recommencerais.

Et moi, je suis sûr que vous finiriez par ne pas retomber, par devenir un brave homme.

De vous-même, vous ne pouvez rien ; c'est très-vrai. Mais, avec le secours de Dieu et la force des sacrements, avec les conseils et les encouragements d'un bon confesseur, vous pouvez tout.

Un malade, accablé par la fièvre, ne peut ni marcher d'un pas ferme, ni travailler, ni faire sa besogne ; laissez un peu la santé revenir, et bientôt vous le verrez marcher avec assurance ; il sera robuste et vaillant, rien ne le fatiguera ;

ce sera un autre homme. Ainsi en sera-t-il de vous, mon bon ami, si vous devenez un vrai chrétien; un chrétien fidèle et pratiquant. Aujourd'hui, abandonné à vos propres forces, ou plutôt à votre faiblesse, vous languissez, vous ne pouvez prier, vous vous ennuyez du bien, vous ne pouvez être chaste, résigné, patient, etc.; confessez-vous, communiez, communiez souvent, écoutez le bon Prêtre qui vous assistera; et en peu de temps vous serez étonné vous-même de la bienheureuse métamorphose que la Religion aura opérée en vous. Vous aussi, vous serez un autre homme.

Cependant ne vous attendez pas à devenir parfait tout d'un coup. Il faut du temps; et l'enfant ne devient pas homme en un jour. Si, malgré votre bonne volonté très-réelle, vous venez à retomber, ne vous découragez pas, ne vous étonnez pas. Relevez-vous promptement, paisiblement et courageusement; à force de frapper sur le clou, vous finirez par l'enfoncer et le fixer dans le mur.

Qui veut la fin veut les moyens. Si vous voulez être fort, recourez aux sources divines de la force; elles jaillissent des sacrements, comme d'une fontaine de vie.

XXI

Tout le monde se moquerait de moi, si je me confessais.

Tout le monde, c'est beaucoup dire. Les drôles, les impies, les ivrognes, les gens abrutis, qui ne comprennent rien aux choses élevées,

c'est possible; mais, en bonne conscience, tenez-vous beaucoup à l'estime de tout ce monde-là? Il est fou, il est pervers; qu'importe à un homme sensé le jugement d'un méchant et d'un fou?

Voyez-vous, quoi qu'on fasse, on ne peut pas plaire à tout le monde. Il faut en prendre son parti. Si vous êtes bon, vous déplairez aux mauvais; si vous êtes mauvais, vous déplairez aux bons. Auquel des deux partis vaut-il mieux déplaire? au mauvais, sans aucun doute; à celui qu'on n'estime pas. Croyez-vous qu'il vaille mieux plaire aux mauvais qu'aux bons? aux impies qu'aux chrétiens? aux fous qu'aux sages? au démon qu'au bon Dieu?

On se moquerait de vous? Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait? Si on se moquait de vous, parce que vous êtes propre et bien tenu, parce que vous êtes frais et bien portant, parce que vous faites bien vos affaires, croiriez-vous pour cela devoir changer de manière? Ce que vous faites pour votre corps, faites-le pour votre âme; marchez droit votre chemin, faites votre devoir, soyez chrétien et servez Dieu, sauvez votre âme, et laissez rire les imbéciles. Rira bien qui rira le dernier!

On se moquerait de vous? Pas autant peut-être que vous le croyez, Les gens du monde sont plus légers que méchants; au fond, ils estiment le bien, le vrai bien. Si vous avez une vraie et solide religion, si vous êtes chrétien le front levé, à la face du soleil, hautement et fortement, si vous avez une piété bien entendue, sans grimaces et sans petitesses, si vous êtes

bon pour tous, indulgent, aimable, plein de cordialité, soyez assuré qu'on ne se moquera pas de vous; mais que bien au contraire vous serez respecté, estimé, aimé de presque tout le monde. J'ai connu un jeune militaire, musicien au 25e de ligne, qui communiait trois fois par semaine et menait, au su et au vu de tous ses camarades, la vie la plus chrétienne. Au commencement, on avait essayé de le gouailler; il avait tenu bon, gaiement et ferme; bientôt on l'avait laissé tranquille, et tout le régiment, depuis le colonel jusqu'au dernier des troupiers, avait fini par le vénérer.

Pas de respect humain, je vous prie; pas de lâcheté! Le bon Dieu ne veut pas de lâches à son service. Confessez-vous à la barbe des gens et faites-vous gloire de servir Dieu. Vous avez sans doute entendu parler de ce brave général Bedeau, qui tant de fois conduisit en Algérie nos troupes à la victoire? En 1846, au retour d'une de ses glorieuses expéditions d'Afrique, il rencontra un Prêtre qui se rendait à Constantine. Aussitôt il fait faire halte à sa colonne, descend de cheval, s'agenouille au pied d'un arbre, et se confesse... Puis, se tournant vers ses braves : « Mes enfants, leur dit-il, dans quelques jours nous reparaîtrons devant l'ennemi; si quelqu'un de vous veut mettre ordre à sa conscience, qu'il sorte des rangs et fasse comme moi!... »

Sortez des rangs, vous aussi; sortez du mal, sortez de l'indifférence et faites comme lui.

XXII

Que pensera de moi le confesseur lui-même? il me méprisera.

Prenez-vous les Prêtres pour des pharisiens durs et impitoyablss? Détrompez-vous; le Prêtre est l'homme des pécheurs, l'ami et le père des pauvres pécheurs. Il ne méprise personne; initié plus qu'un autre aux faiblesses humaines, plus qu'un autre il sait y compatir. Envoyé de Jésus, il est, lui aussi, le bon pasteur qui ne repousse jamais la pauvre brebis revenant au bercail.

Et pourquoi le confesseur vous mépriserait-il? Est-on méprisable quand on se repent du mal qu'on a commis? Le péché est méprisable, oui, certes; mais le repentir, le saint, le divin repentir, ne l'appelle-t-on pas la seconde innocence?

Il n'y a rien de plus estimable, de plus grand sur la terre, de plus digne de respect qu'un pauvre pécheur qui vient courageusement s'humilier devant le bon Dieu, qui avoue ses torts, qui confesse ses fautes, ses grandes fautes, loyalement et ingénument, qui déclare au ministre du pardon qu'il ne veut plus pécher. Ce spectacle est la consolation, la joie la plus intime du Prêtre catholique.

Si votre enfant tombait dans la boue et venait vous trouver, tout honteux, tout peiné de ce qui lui est arrivé, n'ayant rien de plus pressé que de se faire nettoyer et rapproprier, le mépriseriez-vous, dites-moi? ne verriez-vous pas dans son empressement même la preuve évidente qu'il aime la propreté? Ainsi en est-il des pau-

vres pénitents qui se présentent au Prêtre, pour se faire nettoyer et purifier. Leur démarche est une preuve irrécusable qu'ils détestent le mal, qu'ils aiment le bien, et qu'ils sont, par conséquent, dignes de toute estime et affection.

Grand Dieu ! que l'on a donc de fausses idées sur les sentiments des Prêtres ! Qu'on les connaît mal, qu'on les juge mal ! Rien ne touche autant un bon Prêtre que l'humilité courageuse d'une bonne Confession, et c'est à cette mesure qu'il juge les âmes. Comme Dieu lui-même, il *estime* plus le publicain, le coupable qui s'humilie, que le pharisien, l'honnête homme orgueilleux. — Un de ces pauvres publicains vint un jour trouver saint François de Sales, et se fit une extrême violence pour lui faire une confession générale des nombreux égarements de sa jeunesse. Après l'absolution, le bon Évêque, qui avait été fort touché de l'humble repentir de ce pénitent, lui témoigna son contentement et sa joie. « Vous voulez me consoler, mon père, répondit l'autre encore tout confus ; car vous ne pouvez estimer un misérable comme moi. — Vous vous trompez fort, repartit aussitôt saint François de Sales : je serais un vrai pharisien si, après l'absolution, je vous regardais encore comme un pécheur. A mes yeux, vous êtes maintenant plus blanc que la neige. Je dois vous aimer doublement : et pour la grande confiance que vous m'avez témoignée en m'ouvrant si parfaitement votre cœur, et parce que vous êtes devenu mon fils, mon vrai fils en Jésus-Christ. De vase d'ignominie, je vous vois changé en un vase d'honneur ;

Notre-Seigneur n'a-t-il pas eu plus d'égards aux larmes qu'à la chute de saint Pierre? Au surplus, je serais bien insensible si je ne prenais ma part de la joie qu'éprouvent les Anges. Croyez-moi, les larmes que j'ai vues couler de vos yeux ont fait en mon âme ce que fait l'eau des forgerons, qui embrase plutôt qu'elle n'éteint le feu de leurs fourneaux. O Dieu! que j'aime votre cœur, qui aime maintenant Dieu tout de bon! » Ce pénitent s'en alla si satisfait, qu'il ne savait par quelles paroles exprimer son bonheur et sa reconnaissance.

Malheur au Prêtre qui oserait mépriser un pécheur repentant!

XXIII

M. le Curé va se fâcher, quand il saura tout ce que j'ai fait.

M. le Curé ne se fâchera pas; il sera au contraire le plus heureux homme de sa paroisse. Il bénira Dieu du retour d'une de ses chères brebis, et il vous aimera désormais d'autant plus que jadis vous lui avez causé plus de peines.

Les pêcheurs ne sont-ils pas toujours enchantés quand ils attrapent de gros poissons? Gros poisson, énorme poisson, allez donc vous faire prendre dans les filets bienfaisants de votre bon Curé. Une fois pris, vous serez le premier à vous réjouir de la capture.

Si M. le Curé se fâchait contre vous, le bon Dieu se fâcherait contre lui. Il le sait bien, et n'a garde de vouloir jouer si gros jeu. Il n'en a d'ailleurs nulle envie; sans le connaître, je vous en donne ma parole d'honneur.

XXIV

Si M. le Curé allait raconter ce que je lui ai dit!

Il n'est pas un Prêtre, dans le monde entier, qui ne soit prêt à se laisser tuer plutôt que de révéler le secret formidable de la Confession. Ce secret est tellement absolu, que jamais, sous aucun prétexte, le Prêtre ne peut le rompre; lors même qu'il s'agirait de sauver un innocent de l'échafaud, d'épargner à une famille entière la ruine et le déshonneur, d'arracher à la mort toute une ville, tout un peuple, rien n'y ferait.

Le Prêtre qui, par une parole, par un signe, violerait le secret de la Confession, serait immédiatement frappé des anathèmes les plus terribles de l'Église; il serait excommunié, privé pour toute sa vie du pouvoir de confesser, de célébrer le saint Sacrifice, d'enseigner et de prêcher; en un mot, de remplir aucune fonction du saint ministère.

Grâce au ciel, il est inouï que ce crime ait jamais été commis; et le secret du confessionnal est toujours resté ce qu'il doit être : le secret de la tombe. Dieu a permis quelquefois que de pauvres Prêtres perdissent la raison, et, ce qui est bien plus triste encore, la foi et l'honneur sacerdotal; jamais il n'a permis que ces malheureux, tombés dans la démence ou tombés dans le vice, violassent le secret de la Confession. Pendant les horreurs de la Révolution française, on a vu des Prêtres abandonner tous leurs devoirs, lever contre l'Église une main sacrilége, assassiner, massacrer leurs confrères restés

fidèles, se marier, rompre tous leurs serments ; on n'en cite pas un seul qui ait trahi la loi du secret.

Il en est de même des Prêtres devenus fous. Un ancien curé de Sablé, dans le diocèse du Mans, avait perdu la raison par suite de la terreur que lui avaient causée les brigands de 93. Enfermé dans l'hôpital général du Mans, il y vécut de longues années, plus de cinquante ans ; en 1848, il vivait encore. Un jour, trois ou quatre jeunes gens allèrent le visiter, dans l'inqualifiable intention de lui faire parler des mystères du confessionnal. Après avoir parlé de choses et d'autres, ils arrivèrent au fait : « Vous avez confessé autrefois? dit l'un d'eux avec une fausse bonhomie. Ce devait être bien intéressant. Que vous disait-on ? » A l'instant même, le pauvre fou se redressa, devint furieux : « Vous êtes des impies ! s'écriait-il au milieu de son accès ; vous êtes des infâmes ! vous m'interrogez sur la Confession. Jamais on ne parle de cela ; jamais, jamais ! » Et il les chassa aussitôt de sa cellule.

Le même Prêtre reçut une autre fois la visite d'une de ses anciennes pénitentes. « Vous ne me reconnaissez donc pas? lui dit-elle ; autrefois je me suis confessée à vous... — Malheureuse ! s'écria-t-il en l'interrompant, sortez d'ici ; vous me parlez de Confession ! Il n'est pas permis de parler de cela... »

Quelques coïncidences fortuites ont fait soupçonner parfois la discrétion de tel ou tel confesseur : quand on examinait la chose, on voyait qu'il n'en était rien. Un excellent Prêtre, directeur

au Séminaire de Saint-Sulpice, me racontait jadis, à ce sujet, un fait assez curieux. Un soir, selon l'usage du Séminaire, il avait donné le sujet de méditation pour le lendemain. Un de ses pénitents vient aussitôt le trouver tout effaré, tout concentré : « Monsieur, lui dit-il avec indignation, je ne me confesserai plus à vous. Vous venez de révéler ce que je vous ai dit hier en confession. C'est bien mal; je ne vous en aurais pas cru capable. » Le bon directeur, fort étonné, lui demande des explications ; et il montre au séminariste ébahi la feuille sur laquelle était écrit ce fameux sujet de méditation ; elle était dans ses cartons *depuis quinze ans!*

Jamais le secret de la Confession n'a été violé. Jetez vos fautes, vos aveux dans cet abîme sans fond. Le Prêtre lui-même ne tarde pas a tout oublier; je vous l'atteste, d'après ma propre expérience. C'est une faculté que le bon Dieu nous donne. « Ce que je sais par la Confession, disait déjà au quatrième siècle saint Augustin, ce que je sais par la Confession, je le sais moins que ce que je ne sais pas. »

On raconte qu'un de ces mauvais Prêtres de la Révolution avait pris femme ; il était naturellement assez doux, et la paix régnait dans le *pieux* ménage. Une fois seulement cette paix fut troublée et assez gravement ; on entendit des cris dans la chambre conjugale ; des chocs de meubles, le bruit d'une bataille en règle. Qu'était-il arrivé ? *L'épouse* avait eu la fatale pensée de lever le lièvre des confessions que le mari avait entendues jadis; et celui-ci, retrouvant pour la circonstance son honneur de Prêtre,

avait répondu par des coups de pied et des claques. — N'ayez pas peur; allez à confesse. Votre Curé n'est pas marié.

XXV

Je n'aime pas mon Curé.
Jamais je ne me confesserai à cet homme-là.

Eh bien, allez en trouver un autre! Il ne manque pas de Prêtres, et de bons Prêtres, dans le pays. L'Église vous laisse à ce sujet la plus entière liberté; et votre Curé aussi.

Qu'importe que nous nous confessions à Pierre ou à Paul, pourvu que nous nous confessions! Lavez-vous avec l'eau de la rivière, avec l'eau du puits, avec l'eau de la fontaine, même avec l'eau de pluie, si cela vous fait plaisir; l'important est que vous vous laviez. Soyez *propre*, votre Curé et le bon Dieu ne vous demandent que cela.

Et puis, la main sur la conscience, est-ce bien M. le Curé qui vous empêche de vous confesser? Si Mgr l'Évêque le remplaçait demain par un autre, iriez-vous vous confesser au successeur? Dix-neuf fois sur vingt, les plaintes de ce genre ne sont que des prétextes, des finesses cousues de fil blanc.

Allons, mon brave; soyons honnête homme, soyons sincère; et ne mettons plus sur le dos du Curé, qui n'en peut mais, le paquet de notre mauvaise volonté.

XXVI

Mon confesseur est mort, je ne connais plus de Prêtre.

Mais le bon Dieu n'est pas mort, ni vous non plus. Vous raisonnez là comme une vieille femme.

Votre confesseur est mort ? Eh bien, priez pour lui,... mais pensez à vous. Informez-vous d'un autre Prêtre ; choisissez celui dont la réputation de piété, de bonté, de dévouement, vous paraîtra le mieux établie ; voyez quel est le Prêtre qui confesse le plus de gens de votre condition, et allez le trouver en toute confiance ; vous aurez bientôt fait connaissance avec lui.

J'avoue qu'il est pénible de changer de confesseur, d'habitudes ; mais enfin, ce n'est là qu'un détail dans la vie chrétienne, et il faudrait avoir bien peu de foi, bien peu de bon sens, pour se laisser arrêter par un si mince obstacle.

Il n'y a en réalité qu'un Prêtre dans toute l'Église, sachez-le bien, un seul, toujours le même et qui ne meurt pas ; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, Prêtre des Prêtres, qui exerce indistinctement son ministère de salut et de sanctification par chacun des hommes qu'il daigne revêtir de son divin sacerdoce. C'est Jésus-Christ qu'il faut avant tout voir dans notre confesseur ; l'homme n'est là que l'accessoire et l'instrument.

XXVII

Il y a si longtemps que je n'y ai été, je ne sais plus comment faire.

Oh ! s'il n'y a que cela qui vous arrête, rien

de plus simple : allez trouver votre Curé, ou tout autre Prêtre en qui vous aurez confiance, soit chez lui, soit à la sacristie, soit au confessionnal, et dites-lui : « Je veux revenir au bon Dieu et me confesser. » Demandez-lui la manière de vous bien préparer et suivez docilement ses conseils. Les hommes peuvent se confesser partout ; les femmes, sauf le cas de maladie, ne peuvent être entendues qu'à l'église, au confessionnal. Prenez donc rendez-vous, et, au jour et à l'heure fixés, avancez courageusement ; Dieu vous contemple avec amour ; votre bon Ange est à vos côtés ; le diable enrage, et vous tire par derrière ; la Sainte-Vierge et tous les Saints vous bénissent et prient pour vous... Mettez-vous à genoux, paisiblement et humblement, faites le signe de la croix, et rappelez-vous qu'en confession on appelle le Prêtre « mon Père », et non pas « monsieur ». Il n'y a plus là de monsieur ; il y a un père qui reçoit et console son enfant. Il ne faut pas non plus dire « papa », comme fit un jour un petit garçon de Paris. — Récitez *Je confesse à* Dieu, etc., et, passant en revue les commandements de Dieu et de l'Église, les sept péchés capitaux, et les devoirs particuliers de votre état, accusez-vous en toute simplicité des fautes que vous aurez remarquées en faisant votre examen de conscience. Si vous êtes embarrassé pour vous exprimer, surtout en ce qui regarde les péchés contre la pureté, demandez au confesseur qu'il vous aide, qu'il vous questionne. Il a l'habitude de ces choses, et le fera bien volontiers, pour faciliter vos aveux.

Ne cherchez pas à vous excuser ; cela ne sert à

rien. Ne racontez pas d'histoire et ne perdez pas le temps en discours inutiles; et, quand vous aurez fini, demandez pardon au bon DIEU de tout votre cœur. Écoutez attentivement les avis du Prêtre et la pénitence qu'il vous imposera; pendant qu'il vous donnera la bénédiction ou l'absolution, baissez humblement la tête et récitez l'acte de contrition ou bien *Notre Père*. Le moment de l'absolution est le moment solennel; c'est le moment où le Prêtre pardonne au nom de JÉSUS-CHRIST...

Après la Confession, remerciez bien le bon DIEU. Faites le plus tôt possible votre pénitence, et renouvelez vos bonnes résolutions. Et puis, allez-vous-en la joie dans l'âme, heureux comme un roi!

Voilà tout. Avouez que ce n'est pas bien compliqué.

XXVIII

J'ai été à confesse quatre, cinq fois,
on m'a refusé l'absolution, j'en ai assez;
je ne peux pas toujours TRICHER comme ça!

Je l'avoue en toute franchise, il est *possible* (quoique peu probable) que ce ne soit pas tout à fait votre faute. Il peut se rencontrer par-ci par-là des confesseurs qui craignent si fort que leurs pénitents ne soient pas suffisamment préparés à l'absolution, qu'ils les font revenir indéfiniment, au risque de les décourager. L'intention est bonne sans doute; mais elle ne tient peut-être pas assez compte de la miséricorde de DIEU, de la puissance de la grâce, de la faiblesse humaine, des exemples des Saints, et

de l'esprit de l'Église. — Dans une de ses incomparables retraites de Notre-Dame, le P. de Ravignan, de si sainte mémoire, reçut un soir la visite d'un jeune homme de vingt-huit à trente ans, qui lui déclara en l'abordant qu'il ne venait pas pour se confesser. Il désirait exposer au bon Père quelques doutes qui restaient encore dans son esprit. Charmé des manières et du ton de son visiteur, le P. de Ravignan lui demanda pourquoi il ne voulait pas se confesser; il semblait si bien disposé. « Je ne le puis pas en vérité, répondit celui-ci ; cela dépasse mes forces. Il y a quelques années, dans un bon moment, j'y ai été; je me suis adressé à un Prêtre qui m'a bien reçu, mais qui m'a fait revenir tant de fois, cinq, six fois, si j'ai bonne mémoire, qu'à la fin j'y ai renoncé. — Je ne veux, certes, blâmer personne, dit avec une douce gravité le vénérable Religieux ; mais enfin, aujourd'hui, si vous étiez assuré de recevoir immédiatement l'absolution, recommenceriez-vous l'épreuve ? — Vous pourriez me donner l'absolution immédiatement ? — Je ne vous connais pas, cher monsieur, répliqua le Père; mais ce ne serait pas impossible, et j'oserais même l'espérer. Voulez-vous que nous essayions ?—Oh ! alors, de tout mon cœur. Je n'aurais jamais cru cela possible. » Et il s'agenouilla, se confessa, fut pardonné... Il fit ses Pâques à Notre-Dame, trois jours après ; il se mit à fréquenter les sacrements avec ce bonheur, cette paix ineffable que les chrétiens seuls connaissent, et il est devenu l'un des membres les plus actifs de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul du faubourg Saint-Jacques à Paris, l'un des pi-

liers de toutes les bonnes œuvres de son quartier.

Est-ce à dire, ami lecteur, que, si l'on vous a fait revenir plusieurs fois à confesse, si l'on vous a fait *trimer* comme vous dites, la faute en ait été au Prêtre? Je le répète, c'est possible, mais ce n'est guère probable. Quel intérêt un confesseur peut-il avoir à fatiguer inutilement les gens?

Les Prêtres, voyez-vous, ne sont pas maîtres de donner l'absolution toutes les fois qu'on la leur demande. Au confessional, ils sont juges; or, vous le savez, un juge ne fait pas la loi, il l'applique. Il ne condamne pas, il ne pardonne pas selon son caprice; il n'est jamais, vis-à-vis de l'accusé, que l'instrument de la loi, que l'organe du pouvoir suprême qui fait les lois.

Les Prêtres, quand ils confessent, sont de vrais juges; aussi dit-on : le *tribunal* de la pénitence. Ils ne sont là que les ministres de Notre-Seigneur, et ils *doivent* juger selon le cœur de Jésus-Christ et selon les règles de son Église. Ils ne sont pas plus libres de donner l'absolution aux pécheurs mal disposés que de la refuser aux pénitents disposés convenablement. Ils doivent certainement incliner plutôt du côté de la miséricorde, de la bonté, de la confiance; mais ils ne peuvent, sans prévariquer, méconnaître les droits de la justice, les exigences de la sainteté. S'ils diffèrent quelquefois le bienfait de l'absolution, ce ne peut être que pour tâcher de mieux concilier toutes choses. Un Prêtre trop rigide éloigne sans doute et décourage les pauvres pécheurs; mais un confesseur trop relâché ne les perdrait pas moins d'une autre manière.

Ce que je puis vous affirmer au nom de l'Église et de tous les bons Prêtres, c'est que, si vous vous repentez bien sincèrement de vos fautes, si vous les confessez avec franchise, si vous êtes bien résolu à vous corriger et à suivre les conseils de votre confesseur, celui-ci vous pardonnera sans hésiter du premier coup. Quand les pécheurs *triment*, neuf fois sur dix, c'est leur faute.

XXIX

Jamais je ne pourrai me rappeler tous mes péchés.

Qu'est-ce que cela fait ? Repentez-vous sincèrement de tous vos péchés, connus et inconnus ; accusez-vous de tout ce que vous vous rappellerez ; quand vous ne pourrez vous souvenir du nombre exact, dites-le à peu près ; ne cachez rien de propos délibéré ; soyez fortement résolu à observer le mieux possible à l'avenir les Commandements de Dieu et de l'Église ; le bon Dieu ne vous en demande pas davantage.

Qui peut se rappeler exactement toutes ses fautes? Personne au monde. Mais le bon Dieu, qui sait tout, nous pardonne tout, dès qu'il voit en notre cœur un vrai, un sincère repentir. Paix aux hommes de bonne volonté!

Dans votre Paroissien, vous trouverez du reste des *examens de conscience* fort détaillés. Vous pourrez utilement vous en servir, afin de voir plus clair en votre pauvre conscience enfumée. Ce sera comme une lanterne dans une cave.

Puis, souvenez-vous que les péchés involontairement oubliés en confession, même les pé-

chés mortels, sont pardonnés comme les autres. Ne vous inquiétez donc ni avant votre confession ni après ; gardez soigneusement la paix du cœur.

Si, après l'absolution, vous vous rappelez quelque péché mortel oublié, il ne sera pas nécessaire de revenir pour cela vous confesser ; surtout il ne faudra pas vous priver de la sainte Communion ; il suffira, la première fois que vous retournerez à confesse, de dire au Prêtre : Mon Père, dans ma dernière confession, j'ai involontairement oublié telle ou telle faute.

Seulement, avant de vous confesser, faites avec grand soin l'examen de votre conscience, et prenant courageusement la lanterne, portez la lumière dans les coins et recoins. Cela fait, ne vous inquiétez de rien ; occupez-vous principalement du repentir.

XXX

Je ne suis pas bien disposé maintenant : ce sera pour plus tard.

« Je n'ai pas l'habitude de remettre à demain ce que je puis faire aujourd'hui, » disait saint François de Sales. Faites-en donc autant ; c'est une règle de simple bon sens, surtout quand il s'agit d'affaires sérienses.

Serez-vous mieux disposé demain qu'aujourd'hui ? Et plus tard n'aurez-vous pas les mêmes difficultés que maintenant ? Il y aura toujours à rompre la même glace, à fouler aux pieds le même amour-propre ; l'aveu coûtera tout autant, peut-être même davantage. Plus on laisse une

terre en friche, et plus le travail du labour devient dur et difficile. Plus longtemps vous laisserez sans culture le sol de votre conscience, plus il se durcira, plus il se couvrira de broussailles et d'épines, plus il vous faudra d'efforts pour le remettre en bon état. Pour l'amour de Dieu et de vous-même, ne reculez pas la difficulté, et surtout ne l'augmentez pas!

Du courage donc et ne marchandez pas avec votre bon Dieu, avec votre Sauveur, qui vous donne aujourd'hui, dans sa miséricorde, les moyens de revenir à lui, qui ne veut que votre bien et votre bonheur, qui vous aime et veut être aimé de vous. Quel contentement trouvez-vous à demeurer en état de péché mortel? Êtes-vous chrétien? Avez-vous de la foi? Ne craignez-vous pas de mourir?

XXXI

Quand je serai pour mourir, je ne dis pas. Croyez-vous que je veuille mourir comme un chien?

Si vous ne voulez pas mourir comme un chien, pourquoi donc vivez-vous comme une bête? Une bête, c'est un être vivant, qui mange, boit, trotte, voit, entend, crie, s'amuse, grogne, se fâche, dort et se réveille. Sauf la parole, vous êtes une vraie bête, quand vous ne servez pas Dieu, quand vous ne vivez pas pour Dieu. L'âme seule nous distingue des bêtes; que faites-vous de votre âme?

Vous ne voulez pas mourir comme un chien? Soit, mais ne l'oubliez pas : ordinairement on meurt comme on a vécu; et le moyen de bien

mourir, c'est de bien vivre. Vous vous confesserez à la mort? Très-bien; confessez-vous donc pendant la vie, et soyez chrétien dès maintenant.

Vous vous confesserez avant de mourir? Et si la mort arrive avant le confesseur? avant même la pensée de la confession?... C'est une grande illusion que de compter ainsi sur ces derniers instants; on en est rarement le maître; trop souvent des parents aveugles, des amis peu religieux ou peu éclairés ne nous permettent pas d'en disposer pour le bon Dieu; sans compter que, la plupart du temps, l'accablement de la maladie paralyse toutes nos facultés. Combien de fois n'arrive-t-il pas que les mourants qu'on administre n'ont réellement plus la conscience de ce qui se passe!

L'expérience le démontre à coups redoublés; la mort subite, la mort imprévue, est un tonnerre qui gronde pour ainsi dire sans interruption au-dessus de nos têtes; et il faut être fou pour ne pas craindre. A chaque instant la foudre éclate et fait des victimes autour de nous... Les jeunes gens comme les vieillards, les bien portants comme les malades, tous, sans exception, tous sont menacés!

Il n'y a pas d'année où chacun de nous n'entende parler d'un tel ou d'une telle, qui vient de mourir sans avoir eu le temps de se retourner. Dernièrement, un jeune homme de dix-sept ans, parfaitement bien portant, disait à l'aumônier d'une prison de Paris, où il était détenu : « Je me confesserai plus tard, l'année prochaine... » Il était mort le lendemain matin.

Un enfant de quatorze ans, gros et frais, entre dans un collége du département de la Meurthe, et y fait ses premiers préparatifs d'installation. Il se couche ; le lendemain matin on ne trouva qu'un cadavre dans son lit.

En 1858, dans une petite paroisse du diocèse de Meaux, une vieille dame, qui menait une vie régulière, mais qui ne se confessait pas, avait dit maintes fois à son curé que pour rien au monde elle ne voulait mourir sans sacrements. Elle en avait si peur, que, lorsque le curé était obligé de s'absenter, elle lui recommandait toujours de revenir le plus tôt possible. En vain un Prêtre, qui était son voisin et qui la voyait souvent, l'engageait-il à ne pas attendre au dernier instant ; elle remettait toujours. Un soir, au moment où le bon curé s'apprêtait à se coucher, on sonne, on l'appelle. Il court en toute hâte, il arrive... la malheureuse dame venait d'expirer !

En Normandie, un ouvrier de quarante et quelques années, robuste et bien constitué, avait été grièvement blessé par un accident de voiture. Il ne s'était pas confessé depuis vingt ans, et s'était bien promis de revenir à Dieu avant de mourir. Par suite de malentendus, le curé ne connut pas la gravité de l'accident ; le mal empira, et le pauvre misérable mourut comme il avait vécu, sans Dieu, sans pardon.

Un jeune homme de la haute société parisienne avait été parfaitement pieux jusqu'à vingt-quatre ou vingt-cinq ans ; il se dérangea peu à peu et finit par ne plus remplir ses devoirs de chrétien. Dans une grave maladie, les médecins

se trompèrent, n'aperçurent pas le danger ; les parents, guidés par une prudence trop humaine, hésitaient à prévenir le malade : une crise survint, et le Prêtre, mandé à la hâte, arriva trop tard au milieu de la famille consternée.

On pourrait multiplier sans mesure les faits, les tristes faits de ce genre. Chacun de nous en connaît plusieurs. Hélas ! c'est l'histoire des réprouvés. Profitez-en donc, vous qui me lisez, qui êtes aujourd'hui vivant et qui, dans huit jours peut-être, serez mort, mort et enterré, mort et jugé pour l'éternité !

Pourquoi voulez-vous vivre dans le mal jusqu'à la mort ? Est-ce bien de vous moquer de Dieu, de le mépriser, de fouler aux pieds sa croix et son sang, d'abuser de ses grâces tous les jours de votre vie, sous prétexte qu'au dernier moment vous n'aurez qu'à lui demander pardon, pour que, dans sa bonté, il ait pitié de vous ? Une pareille pensée n'est-elle pas ignoble, indigne d'un chrétien, d'un cœur bien placé, d'une âme honnête ? Oh ! combien vous êtes coupable, combien vous êtes audacieux et téméraire ! Combien juste sera votre châtiment, votre châtiment éternel, si, comme les autres, vous mourez dans votre péché !

Voltaire fut puni de la sorte. Certes, si un homme l'avait mérité, c'était bien lui ! Deux ou trois fois déjà, malgré son affreuse impiété, malgré la contagion universelle de ses blasphèmes, il avait vu le bon Dieu accueillir son repentir et sa confession. Durant le séjour qu'il fit en Saxe, il était tombé dangereuse-

ment malade, avait eu peur, s'était confessé, avait reçu publiquement les sacrements et avait manifesté des sentiments de repentir, qui durèrent autant que le danger. — A Paris, dans la nuit du 25 février 1778, il fut pris d'un vomissement de sang qui l'effraya si fort, que dès le lendemain matin il écrivit à un ecclésiastique le billet suivant : « Vous m'aviez promis, monsieur, de venir pour m'entendre. Je vous prie de vous donner la peine de venir le *plus tôt que vous pourrez.* VOLTAIRE, 26 février 1778. » Ne voyant pas venir le Prêtre, le malade l'envoie chercher par sa nièce, madame Denis ; et, le 2 mars, il se confesse, après avoir écrit une rétractation en forme des scandales de sa vie littéraire. Voici cette pièce, qui fut rendue publique dans le temps et déposée chez M. Momet, notaire à Paris :

« Je déclare qu'étant attaqué, depuis quatre jours, d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice a bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer l'abbé Gaultier, prêtre ; que je me suis confessé à lui ; et que, si DIEU dispose de moi, je meurs dans la religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes. Si j'avais scandalisé l'Église, j'en demande pardon à DIEU et à elle. VOLTAIRE, 2 mars 1778 ; dans la maison de M. le marquis de Villette, en présence de M. l'abbé Mignot, mon neveu, et de M. le marquis de Villevielle, mon ami. *Signé :* MIGNOT, VILLEVIELLE. »

Cette fois encore la pénitence disparut avec le danger. Quelques semaines après, il eut une rechute, fit de nouveau appeler un Prêtre ; mais entouré d'incrédules qui n'écoutèrent point ses cris et empêchèrent le curé de Saint-Sulpice de pénétrer jusqu'à lui, l'impie mourut, le 30 mai, dans l'état de désespoir et de rage le plus affreux. La fureur s'empara de son âme ; et Dieu seul sait le reste.

Ce que nous savons, nous, c'est qu'il mourut comme il avait vécu ; et ce que nous savons encore, c'est qu'il peut en arriver autant à tous ceux qui se disent : Je me confesserai avant de mourir.

XXXII

Mon confesseur me connaît trop, je suis gêné avec lui.

Passez donc courageusement sur ces impressions puériles, et considérez la Confession et le confesseur avec les yeux de la foi. Plus vous regarderez Notre-Seigneur Jésus-Christ dans votre confesseur, mieux vous vous confesserez.

Croyez-vous donc que les Prêtres se rappellent tout ce qu'on leur a dit au saint tribunal ? Non, mille fois non ; ils sont heureux de laisser au confessional tout ce vilain bagage, et la seule impression qu'ils emportent d'une confession humble et sincère, c'est un religieux respect, une cordiale et profonde estime pour le pénitent généreux qu'ils ont absous au nom du Seigneur.

Néanmoins, ne l'oubliez jamais, vous êtes libre de vous confesser à qui vous voulez. Au-

tant il est ridicule de changer de confesseur à tout propos et par caprice; autant il est préjudiciable au salut de fuir lâchement la direction d'un saint Prêtre pour en chercher une plus commode et plus relâchée, autant il est contraire à l'esprit de l'Église que l'on se confesse *quand même* à tel ou tel Prêtre. Le Prêtre est pour les fidèles, et non les fidèles pour le Prêtre; comme Jésus, le Prêtre catholique n'est pas envoyé « pour être servi, mais pour servir. » Pour l'amour de Jésus, nous sommes les serviteurs des âmes; elles doivent disposer librement de nous, de notre ministère.

Si vous êtes véritablement gêné avec votre confesseur, n'hésitez donc pas à vous adresser à un autre, soit momentanément, soit habituellement. Votre confesseur, qui aime votre âme, sera le premier à s'en réjouir.

XXXIII

J'ai caché des péchés, je n'ose pas le dire.

Pauvre âme, je conçois votre peine; c'est à vous surtout que je dirai : Du courage! Ces réticences désastreuses, surtout quand il s'agit de pureté ou de probité, viennent souvent d'un principe louable en lui-même : on a si fort le sentiment, l'estime de la chasteté, de la probité, que l'on est plus qu'un autre impressionné des fautes qui les violent.

Cependant, il n'y a pas à dire, il faut avouer cela comme le reste; il faut rejeter le venin du sacrilége avec plus d'énergie encore que le venin des autres péchés, puisque le sacrilége

est de sa nature plus directement contraire à la sainteté de Dieu. Cela vous coûtera beaucoup, oui, certes. Mais aussi quels châtiments effroyables vous allez éviter ! quelle magnifique récompense vous méritera cette humiliation d'un moment ! Combien le Prêtre aimera et estimera votre âme, par lui retirée de l'enfer !

Saint Antonin, Archevêque de Florence, rapporte que, dans une ville du nord de l'Italie, un jeune homme, élevé chrétiennement, étant un jour tombé dans un péché honteux, fut tellement humilié de cette chute, qu'il n'osa point la déclarer à son confesseur ; il en avait d'abord la bonne volonté, mais la parole expira sur ses lèvres, et il ne dit rien. Il reçut l'absolution indignement et communia indignement. Bourrelé de remords, il voulut bientôt retourner à confesse ; la mauvaise honte le retint cette fois plus encore que la première ; et il vécut ainsi, se confessant et communiant, demandant vainement pardon à Dieu, de plus en plus coupable et honteux de lui-même, désolé de ses sacriléges qui s'accumulaient les uns sur les autres, et n'ayant cependant pas le courage de les avouer. Il essayait de compenser cet aveu par de rudes pénitences, des aumônes et des bonnes œuvres qui lui valurent la réputation d'un saint..... Enfin, n'y tenant plus, il résolut d'entrer au couvent pour se débarrasser une bonne fois du fardeau qui l'écrasait, et expier ses péchés en faisant toute sa vie une austère pénitence. Malheureusement pour lui, sa réputation de piété le fit accueillir au couvent avec une sorte de vénération, comme si son entrée

en religion eût été pour tous ses nouveaux frères un honneur et une grâce. L'amour-propre, hélas! l'emporta encore; et il se promit, les premières impressions une fois passées, de faire un peu plus tard une confession générale où il dirait tout, absolument tout. Il remit ainsi de semaine en semaine, de mois en mois, vivant en apparence comme un très-saint pénitent, en réalité, abominable devant Dieu. Il soupirait après quelque accident, quelque maladie, qui l'obligerait violemment à sortir de cet affreux état. Une grave maladie survint en effet, et il confessa ses péchés, mais avec tant de réticence, d'une manière si vague et si obscure, que le confesseur ne put comprendre et que le pauvre pénitent ne fut point déchargé de ses remords. Il se proposait de recommencer et de mieux faire; mais le délire le prévint, et il mourut sans avoir retrouvé l'usage de ses sens. Les bons Religieux, qu'avait profondément édifiés sa pénitence, le tenaient pour saint.

Quelques jours après, comme on se préparait à célébrer pour lui un service funèbre, il apparut soudain à un Frère qui priait dans le chœur; son aspect était terrible, et il semblait enveloppé de feu. Il apprit au Religieux épouvanté la cause de son malheur désormais irréparable, et finit en lui disant : « Ne priez pas pour moi, car je suis damné! » Et la terrible vision s'évanouit.

Voulez-vous qu'il vous en arrive autant?...

Imitez donc plutôt la courageuse humilité de sainte Angèle de Foligno, qui avait eu, elle aussi, dans sa jeunesse, le malheur de cacher

des péchés en confession. Le soin de sa réputation lui fermait la bouche depuis plusieurs années, lorsqu'une nuit, ne pouvant plus se supporter elle-même, elle se leva, se mit à genoux, et, fondant en larmes, invoqua avec ferveur le secours de saint François d'Assise, en qui elle avait toujours eu une grande confiance. Le Bienheureux lui apparut et lui dit avec une douce compassion : « Pauvre fille, si tu m'avais appelé plus tôt, depuis longtemps je t'aurais aidée! Demain, au lever du jour, sors de ta demeure; le premier Prêtre que tu rencontreras sera celui que je t'envoie pour te confesser et te sauver... » Le lendemain matin Angèle rencontra, devant sa maison, un bon Père capucin, qui se rendait à l'église pour y célébrer la messe. Elle le suivit; après la messe, elle se confessa avec un grand repentir et une joie extraordinaire. Elle fit bientôt de rapides progrès dans la sainteté, entra dans le Tiers-Ordre de saint François, où elle mourut, il y a près de trois cents ans, dans une extrême vieillesse, enrichie du don des miracles et parvenue à une sainteté sublime.

Voyez combien Dieu est bon! Pauvre cœur malade, épuisé par le remords, depuis longtemps peut-être courbé sous le joug du démon, levez-vous enfin et faites comme sainte Angèle! Allez, sans réfléchir, sans marchander davantage; jetez-vous à corps perdu dans le sein de la miséricorde divine et chérissez l'humiliation de l'aveu qui, d'une part, vous est si bien due, et qui, de l'autre, vous épargnera le remords et le crime en ce monde, le feu éternel dans l'autre!

Épilogue.

Un petit secret et un conseil pratique.

Ami lecteur, voulez-vous que je vous révèle, en terminant, le secret de toutes les objections, de toutes les difficultés qui s'opposent à la Confession, dans l'esprit, dans le cœur, sur la langue, et sous la plume de tous ses adversaires? C'est une conscience avariée, farcie de grosses fautes, et tout enveloppée d'orgueil. Voilà le secret, voilà le pot aux roses. « Je n'ai été incrédule, disait sur son lit de mort le célèbre géomètre Bouguer (que d'Alembert appelait la meilleure tête de l'Académie), je n'ai été incrédule que parce que j'ai été corrompu. Allons au plus pressé, mon Père; c'est mon cœur encore plus que mon esprit qui a besoin d'être guéri. »

Le meilleur moyen de comprendre, d'aimer la Confession, c'est de se confesser. Je dirai plus : c'est le meilleur moyen de s'y préparer, comme le meilleur moyen de se laver, c'est de mettre ses mains dans l'eau. C'est enfin le moyen d'y croire, quand on s'imagine qu'on n'y croit pas.

Le 21 décembre 1858, le bon et saint curé d'Ars, dont la réputation est sans doute venue jusqu'à vous, voyait venir à lui, du milieu de la foule qui l'entourait sans cesse, un grand monsieur, fort bien mis, d'une cinquantaine d'années, portant à son paletot la rosette d'officier de la Légion d'honneur. C'était un ancien fonctionnaire public.

Le saint curé confessait les hommes dans la

sacristie de son église, de huit heures à onze heures du matin, entre sa messe et son catéchisme. Il était assis près d'une pauvre table de bois, devant laquelle il y avait un petit escabeau pour s'agenouiller. Le monsieur arrive, et saluant avec respect : « Monsieur le curé, dit-il, je viens causer avec vous de choses sérieuses. — Bien, répond avec douceur le saint Prêtre; mettez-vous là. » Et du doigt il lui montre le petit escabeau. « Monsieur le curé, réplique l'autre, je ne viens pas pour me confesser. — Et pourquoi donc alors venez-vous ? — Je viens pour discuter! — Pour discuter? Mais je ne sais pas discuter! Tenez, mettez-vous là. — Mais, monsieur le curé, j'ai eu l'honneur de vous dire que ce n'est pas pour me confesser que je suis venu. Je n'ai pas la foi, je ne crois pas, et... — Vous n'avez pas la foi? Pauvre homme! Je suis bien ignorant; mais je vois que vous êtes encore plus ignorant que moi. Moi, je sais du moins ce qu'il faut croire; et vous, vous ne savez pas même cela. Faites ce que je vous dis : mettez-vous là. — Mais c'est précisément sur la Confession que j'ai des doutes, repartit le monsieur, un peu déconcerté. Je ne peux pas me confesser sans croire; ce serait une comédie, et vous ne voudriez pas... — Croyez-moi, mon bon ami, je connais cela. Croyez-moi, mettez-vous là. »

Ne sachant trop comment finir cette discussion d'un nouveau genre, l'officier de la Légion d'honneur, à moitié content, mais vivement impressionné de l'air de sainteté qui rayonnait autour du curé d'Ars, de l'accent de foi de toutes ses paroles, de son humble et douce simpl

cité, mit d'abord un genou sur l'escabeau, puis l'autre. « Faites : Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, dit le saint homme, avec l'autorité et la bonté d'un père. Savez-vous comment on fait le signe de la croix ? » Le pénitent improvisé se signa, un peu confus de la question. Le curé l'interrogea, peu à peu lui ouvrit le cœur avec cette grâce toute-puissante dont Dieu lui avait donné le secret ; et, un quart d'heure après, le monsieur se relevait, le visage baigné de larmes, de larmes de joie, ne pouvant s'empêcher d'exprimer tout haut son bonheur.

Le lendemain matin, le vénérable curé me disait gaiement en me présentant ce nouveau fils de son cœur : « J'ai joué là un bon tour au diable ; et voici un homme bien content, je vous assure ! il n'a plus envie de discuter. »

Allons, embrassons-nous, mon bon lecteur ; quittons-nous bons amis ; prions l'un pour l'autre. Je vous souhaite de bien servir et aimer Dieu toute votre vie ; et, si vous en êtes encore à faire le premier pas, je vous souhaite d'écouter docilement, d'écouter le plus tôt possible, l'invitation de quelque bon Prêtre qui vous dira, comme le curé d'Ars : Mettez-vous là !

FIN.

TABLE

PROLOGUE pour les récalcitrants..... 3
I. Ce que c'est que la Confession 4
II. S'il est absolument nécessaire de se confesser.. 5
III. Que l'on s'est confessé dans tous les temps..... 6
IV. Que la Confession n'est pas une invention des Prêtres..... 12
V. Pourquoi il ne suffit pas de se confesser tout simplement à DIEU..... 14
VI. A quoi bon dire tout ce qu'on a fait à un Prêtre, qui est un homme comme les autres ? 15
VII. Moi, j'ai de l'honneur ; je ne veux pas me dégrader, m'avilir, en me mettant à genoux devant un Prêtre 16
VIII. Je n'ai pas besoin qu'un Prêtre vienne mettre le nez dans mes affaires..... 18
IX. Pourquoi les Curés ne nous laissent pas tranquilles et nous parlent toujours de nous confesser 20
X. C'est bien mieux chez les protestants : on ne se confesse pas dans cette religion-là..... 21
XI. A quoi sert la Confession ?..... 24
XII. Se confesser, c'est bon pour les petits enfants. 26
XIII. Je n'ai pas besoin de me confesser ; je n'ai fait de mal à personne. Ne peut-on pas être honnête homme sans se confesser ?..... [illegible]
XIV. Je connais bien des gens qui se confessent souvent et qui n'en sont pas meilleurs..... 3[illegible]
XV. Dans le temps, je me suis confessé, et cela ne m'a pas empêché de retomber..... [illegible]